

"Avatar" : l'art du recyclage des mythes messianiques

Article rédigé par Nicolas Bonnal, le 29 janvier 2010

Le film *Avatar* rencontre un immense succès mondial, sans égal depuis *le Seigneur des Anneaux* ou même *Titanic*, précédent *opus* de James Cameron, plus grand metteur en scène actuel, au moins du point de vue technique. 1,859 milliard de dollars de recettes : *Titanic* (1,843 milliard) est coulé.

Cameron s'est spécialisé dans le cinéma apocalyptique à forte connotation symbolique. Le pessimisme des temps industriels, le nihilisme ambiant, le complexe de culpabilité de l'homme contemporain "qui détruit la nature", tout concourt à faire de son cinéma *l'axe du bien du temps présent*.

Si Cameron est passionné de technologie, il est le premier à la dénoncer. En cela il incarne bien la schizophrénie des temps présents. Le cycle des *Terminator* illustre très bien cette peur des machines et des golems, destinés à nous balayer un jour. Le thème du golem (créature inachevée d'apparence humaine) a été bien présent durant tout le XXe siècle, magnifié par Kubrick dans *2001 l'odyssée de l'espace* (le fameux ordinateur Hal 9000, plus humain que n'importe quel cosmonaute d'ailleurs). Dans *Avatar*, le golem est à la fois mécanique et humain ; la machine capitaliste a besoin de dévorer de l'énergie et des matières premières, et pour cela elle va exterminer une sublime planète écologique.

Cette planète écologique ressemble comme deux gouttes d'eau à *la Forêt d'émeraude*, film controversé du grand John Boorman, tourné à Manaus dans les années quatre-vingt, et qui dénonçait déjà la disparition des tribus indiennes et de l'Amazonie. De ce point de vue *Avatar* suggère que comme nous n'avons pas sauvé la planète Terre, nous devons aller en piller d'autres (tel était le thème écolo-pessimiste de *Silent running*, 1970, ou bien sûr d'*Alien*, dont Cameron réalisa la suite en 1987). Les rites décrits dans *Avatar* relèvent bien sûr du paganisme et du chamanisme ; on pourra souligner qu'ils sont bien proches de ceux de *Pocahontas*, sortie des studios Disney il y déjà une quinzaine d'années, et qui narrait la destruction de l'harmonieux monde indien par les Occidentaux. On y célébrait le même culte des arbres, de l'arbre maison comme de l'arbre de la mémoire.

Il n'y a d'ailleurs pas à s'extasier devant de telles trouvailles : les anciens Germains célébraient le frêne Ygdrasil, les Celtes adoraient les arbres et le bois, et la chanteuse Enya a bien écrit un de ces albums *la Mémoire des arbres*. Enya a d'ailleurs écrit plusieurs des chansons du *Seigneur des anneaux*, dont la teneur écologiste au sens sacré du terme est aussi très forte, puisque le film commençait par les propos de l'homme-arbre, l'Ent Sylvebarbe : Le monde a changé... Je le sens dans l'eau, je le sens dans l'air... Du point de vue technique, Cameron s'est aussi inspiré du film de Jackson ou du *Polar express* de Zemeckis : on prend un homme, on le recense électriquement puis numériquement, puis on en fait un dessin... animé. C'est à prendre ou à laisser.

Héros civilisateur

Cameron n'est pas John Ford, mais c'est quand même un auteur ; il maîtrise bien le montage, le rythme des combats, il a une bonne culture générale, et dans *Terminator*, il avait même une maîtrise parfaite des trois règles classiques du temps (la journée), de lieu (Los Angeles), de l'action (la lutte de l'homme et du cyborg). Un autre de ses points forts est justement sa capacité à recycler les mythes messianiques : le Sully d'*Avatar* est un marine handicapé qui vient sauver les Na'vi sur leur propre planète. Il se pose aussi un héros civilisateur, pour reprendre l'expression de Mircea Eliade, sauveur qui vient avec une mission et une technique ; un savoir et un savoir-faire.

On est branché ou on ne l'est pas : Sully se transfère mentalement par un *pod* chez les Na'vi, comme dans *Matrix*, le grand film didactique de la société numérisée des années 2000 ; mais on rappellera aussi des épisodes de *Star Trek* ou du *Prisonnier*, comme *l'Impossible pardon*, où le thème du *Mind Transfer* est au cœur des préoccupations du pouvoir.

Enfin, on fera valoir que chez Cameron le méchant a toujours deux têtes : il est militaire et il est commerçant. Dans *The Abyss* déjà, le militaire fou joué par Michael Biehn (le sauveur de *Terminator 1*) est à deux doigts de compromettre ; et dans *Terminator 2*, un yuppie diplômé sacrifie aussi les humains aux *aliens*. Le film apparaît comme un clin d'œil liquidateur adressé à la décennie Bush, à ses guerres interminables et à son libre commerce.

La fin d'*Avatar* est à la fois rassurante (mais oui...) et inquiétante, dans la mesure où les colonisateurs humains sont tous expulsés de la planète salvatrice (ils n'ont rien compris, à part le messie et une poignée de savants) et promis à une mort certaine. Cameron fait sienne, et son milliard de spectateurs aussi, que tôt ou tard, l'humanité va y passer tout entière. Dont acte.
